

Le bruit des normes

Essai de psychologie évolutionniste

Ugo Gilbert Trembay

Numéro 62, automne 2015

La tyrannie de la rumeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert Trembay, U. (2015). Le bruit des normes : essai de psychologie évolutionniste. *L'Inconvénient*, (62), 18–24.

LE BRUIT DES NORMES

Essai de psychologie évolutionniste

Ugo Gilbert Tremblay

L'individu agit ici, sans le savoir, pour le compte de l'espèce, qui lui est supérieure. De là l'importance qu'il attribue à des choses pour lesquelles, en tant qu'individu, il ne pourrait et ne devrait avoir que de l'indifférence.

- A. SCHOPENHAUER

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable.

- B. PASCAL

1. Prolégomènes

La rumeur est à tout homme ce que la drogue est aux toxicomanes les plus endurcis : une tentation qui condamne toute résistance à l'échec, toute velléité d'abstinence à l'humiliation. Nul ne sait par quel moyen, si ce n'est par la grâce d'une aphasie involontaire, l'homme peut échapper aux rets de son règne tentaculaire. Rien n'y fait, la rumeur s'impose, nous traverse, réquisitionne notre attention, emprunte notre bouche, sillonne nos cordes vocales, se sert de notre être entier comme d'un moyen de communication interchangeable pour se répandre, se diffuser, retentir aux quatre coins du monde, de notre quartier ou de notre cercle social. Entre ses mains, nous ne sommes que des porte-voix corvéables et sans âme. Combien de fois nous sommes-nous sentis inaptes à en faire dévier ne fût-ce qu'un tant soit peu la trajectoire ? Combien de fois avons-nous même eu le réflexe d'en accentuer l'aigreur, d'en exagérer au passage les détails les plus préjudiciables ? La rumeur circule à travers nous comme une bactérie viru-

lente qui aurait su déjouer un à un le moindre de nos systèmes de défense. Ne peut-on pas dire en ce sens qu'elle réfute jusqu'aux notions mêmes de « maîtrise de soi », de « retenue » et de « vigilance » ?

Qui ne s'est jamais trouvé tourmenté par les griffes du remords, quelques secondes à peine après s'être rendu compte qu'il avait ajouté sa voix au concert d'un persiflage incertain (« l'ami de l'ami d'un ami m'a dit que... ») ? Nous assistons généralement à ce genre de ralliement machinal comme à un spectacle lointain qui aurait pu littéralement avoir lieu *sans nous*, comme si la conscience que nous avons de dire ce que nous disons était parfaitement superflue, dénuée du moindre pouvoir d'abstention. Le magnétisme étrange qui s'exerce en nous ressemble à celui qui animerait une poupée inerte livrée aux exubérances d'un ventriloque débridé. L'irrésistibilité de la rumeur paraît telle que quiconque promet de s'en abstenir semble condamné à se voir aussitôt pris en flagrant délit de potinage, révélant par là le goût inaltérable que nous avons tous pour le commérage, de même que le mystérieux désir qui pousse les hommes à prendre plaisir au fait de s'abolir dans le flux social indistinct de quelque médisance aveugle.

Je m'amuse à penser que si Dieu existe, c'est lui qui a inventé le mécanisme de propagation des rumeurs dans le but exprès d'humilier l'orgueil humain, comme s'il avait voulu par ce moyen révéler au grand jour notre petitesse dérisoire et le

rôle homéopathique que nous jouons dans l'orchestration des différents mouvements qui nous agitent et nous font parler. En conférant à la rumeur un primat irréversible sur notre volonté, Dieu aurait voulu asséner la vérité définitive que l'homme n'est pas et ne sera jamais la source de ses actes, qu'il n'est qu'un simple jouet ballotté par des forces qui le dépassent, et surtout par des logiques qui transcendent la signification immédiate qu'il croit y discerner. La rumeur constituerait ainsi une forme d'exhortation à la miséricorde : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc, 23:34), pardonne-leur car ils ne connaissent rien au jeu complexe des poulies que Tu tires pour les faire radoter et médire, et pour ridiculiser par là l'amour-propre qui les amène à se croire aux commandes de leur verbe et de leur destin. Sans aller jusque-là, il est clair en tout cas que l'universalité de la rumeur nous interdit de la prendre de haut ; elle révoque d'emblée la possibilité qu'on se moque à distance de la masse des idiots qui édifient son empire et collaborent à ses excès, en faisant comme si, au sommet de notre rôle d'interprètes, nous appartenions au petit nombre de ceux qui seraient épargnés par les flux incessants de l'écoulement « rumorale ». Car à l'instar du péché originel, c'est l'humanité dans son ensemble qui en est coupable, la rumeur incarnant si j'ose dire le doigt d'honneur que le Créateur tend chaque jour à ses créatures, le doigt d'honneur qui renvoie à tout homme, sans exception, le reflet de son irrévocable et misérable condition.

Cette hypothèse théologique, que le lecteur n'aurait pas tort de juger pour partie délirante, n'est toutefois pas celle que je compte retenir pour cet essai. Comme le lança jadis Pierre-Simon de Laplace en réponse à Napoléon qui l'interrogeait sur la place qu'occupe Dieu dans son *Exposition du système du monde* : « Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. » Contrairement à Newton qui n'avait pu s'empêcher de recourir à Dieu pour expliquer certaines curiosités de la nature, Laplace résumait par cette boutade tout le projet de la science moderne, en ce qu'elle vise à élucider les phénomènes naturels sans solliciter la moindre forme d'intention divine, le moindre dessein cosmique préétabli. En fidèle héritier de Laplace, je me tournerai donc vers la psychologie évolutionniste pour apporter un éclairage plus conforme à l'esprit de la science moderne et plus fidèle au désir qui est le nôtre de rendre compte des phénomènes naturels à partir de leurs seuls mécanismes internes.

2. Petit précis de psychologie évolutionniste

Mais que l'on ne s'y trompe pas : si la psychologie évolutionniste explique les traits constitutifs de la culture humaine en s'appuyant sur la théorie darwinienne, laquelle rend compte des mutations qui affectent le monde vivant à partir des seuls processus aveugles qui traversent la nature (et non en vertu de quelque *deus ex machina* improbable), il n'empêche qu'il s'agit d'une excroissance particulièrement fantaisiste de la recherche contemporaine, son statut de science étant

même épisodiquement contesté. Si Rudolf Carnap considérait que les métaphysiciens étaient « des musiciens sans talent musical » et Jorge Luis Borges que la métaphysique constituait « une branche de la littérature fantastique », je dirais dans le même esprit que les psychologues évolutionnistes s'apparentent souvent à des essayistes qui s'ignorent, c'est-à-dire à des improvisateurs trop sérieux, trop désireux de jouir de l'aura de la science pour assumer pleinement la légèreté et la part d'imagination joueuse qui caractérisent le genre de l'essai. Une fois rapatriée dans le champ tâtonnant et aventureux de ce dernier, l'intrépidité spéculative de la psychologie évolutionniste devient aussitôt beaucoup plus digeste pour l'intelligence.

Apparue dans les années 80, cette « science » singulière s'inscrit dans la perspective plus large d'une « naturalisation » de l'esprit dont l'objectif est de repenser les phénomènes humains à l'abri de l'opposition nature/culture qui dominait la période précédente (pour le dire vite : au temps du structuralisme triomphant). Or déjà Claude Lévi-Strauss, celui-là même qui avait contribué à durcir cette opposition à l'époque des *Structures élémentaires de la parenté* (1949), annonçait dans *Race et culture* (1971) l'arrivée d'un nouveau paradigme. Lévi-Strauss admettait en effet que l'anthropologie culturelle avait eu tendance à faire « fonctionner les catégories de culture et d'évolution biologique comme des substituts de l'âme et du corps », c'est-à-dire comme autant de résidus d'un dualisme millénaire. Dans l'optique de ce projet de naturalisation de l'esprit, la frontière étanche que les sciences sociales avaient établie entre le « culturel » et le « naturel » représentait au mieux une division arbitraire, source de confusions innombrables, au pire une hallucination théorique. L'ambition naturaliste réside donc dans la volonté de dépasser cette opposition. Soyons encore plus précis : s'il s'agissait jusqu'alors de penser les phénomènes culturels *indépendamment* des mécanismes biologiques qui sont à l'œuvre chez les espèces non humaines, le paradigme qui tend à s'imposer actuellement – et que la psychologie évolutionniste illustre exemplairement – consiste à privilégier une approche *unitaire* des dimensions que l'on avait tendance à vouloir tenir séparées. Aussi riches que soient ses multiples visages, la culture n'en demeure pas moins une production *issue* de la nature, production dont on voit mal comment elle pourrait ne pas être tributaire des mécanismes qu'on observe chez les autres espèces animales, certes moins complexes que la nôtre, mais dont nous ne sommes pas coupés par quelque rapport de discontinuité. Car si l'on admet que l'évolution détermine les comportements des autres mammifères, on peut se demander par quel mauvais tour d'esprit on pourrait ériger un rempart autour de l'homme, qui le situerait dans un monde à part, régulé par des lois *extranaturelles*. Rien ne paraît aujourd'hui plus biscornu, hormis peut-être pour un créationniste.

Que signifie dès lors le projet de naturalisation de l'esprit appliqué plus précisément au courant contemporain de la psychologie évolutionniste ? L'hypothèse cardinale de cette dernière pourrait se résumer ainsi : considérant que les traits psychologiques dominants de l'être humain puisent leurs racines dans son architecture cérébrale et que le cerveau est lui-

même un organe biologique qui, à l'instar du cœur, du foie, des poumons ou de l'œil, est un héritage adaptatif issu de la longue histoire de notre espèce, il s'ensuit que le système nerveux qui sous-tend nos comportements et nos modes de pensée n'est pas seulement le fruit de nos trajectoires biographiques individuelles, mais dépend également de l'influence profonde qu'exercent sur notre cerveau les adaptations successives qui ont ponctué l'évolution de nos ancêtres les plus lointains (pour en donner une idée, vertigineuse s'il en est : la lignée des hominidés à laquelle appartient l'*homo sapiens* remonterait à environ 4,2 millions d'années, notre espèce ne comptant à son actif qu'un modeste 200 000 ans).

Dès lors, la vie psychique humaine ne saurait être dissociée du solage matériel qui la rend possible, et il se trouve que celui-ci ne tombe pas du ciel, ni ne peut être assimilé à une surface virginale prête à recevoir toutes les inscriptions possibles et imaginables, comme le voudrait l'image trompeuse d'un tableau noir. S'il ne fait aucun doute que le cerveau humain est constitué d'une pâte relativement malléable – c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la « plasticité » cérébrale – il n'est pas pour autant un terrain vague sur lequel on pourrait bâtir n'importe quoi ; des routes y sont déjà partiellement balisées, nombre de dénivellations y creusent des sillons que l'on ne saurait contourner, un vaste réseau de fils et de câblages y a été installé avant même que n'apparaisse en nous ne fût-ce que l'embryon de la moindre conscience, cette « fenêtre terriblement partielle » sur le monde, pour reprendre l'expression de Nietzsche. Il ne paraît en somme pas si fou de penser que bon nombre de nos attitudes psychologiques – tel notre appétit insatiable de ragots – peuvent mieux se comprendre à la lumière des contraintes environnementales subies par nos ancêtres les plus lointains, au premier chef les chasseurs-cueilleurs, contraintes qui ont pu conduire par le biais de la sélection naturelle aux mécanismes adaptatifs dont nous retrouvons encore aujourd'hui, échafaudées au cœur de nous-mêmes, les charpentes indélébiles.

3. La fonction normative de la rumeur

Constatant l'irrésistibilité et l'universalité de la rumeur, la démarche de la psychologie évolutionniste consiste à tenter une remontée du temps, jusqu'au fin fond du paléolithique, afin de rechercher les bénéfices adaptatifs qu'elle a pu apporter dans les circonstances où évoluèrent nos ancêtres. D'où vient cette écoute redoublée qui s'empare de nous dès qu'un interlocuteur se met à nous conter un potin ? D'où vient l'entrain qui nous anime lorsque nous nous apprêtons à en répandre un ? Comment expliquer que nous passions autant de temps, périssables mortels que nous sommes, à parler en mal de ceux qui ne sont pas là et à relayer des informations souvent douteuses à leur sujet ? Voilà autant de questions auxquelles la psychologie évolutionniste cherche à apporter des réponses. Là où le sens commun pourrait se montrer dupe en expliquant l'ubiquité de la rumeur par le seul plaisir qui l'accompagne (comme si nous étions friands de ragots

simplement parce qu'ils suscitent en nous de l'agrément), la psychologie évolutionniste ne s'y laisse pas prendre et considère plutôt ce plaisir comme la *conséquence* d'une logique plus profonde, à savoir comme l'effet d'un mécanisme adaptatif souterrain dont il ne représente qu'un symptôme. Loin d'être la cause de l'irrésistibilité des rumeurs, le plaisir que l'on éprouve à les proférer serait plutôt une *récompense* évolutivement sélectionnée en vue de renforcer un mécanisme qui, sans le soutien de ce combustible, aurait perdu en efficacité, de la même façon que l'orgasme (ou le plaisir sexuel au sens large) est l'impôt payé par l'espèce aux individus pour qu'ils se reproduisent, le petit « plus » sans lequel ceux-ci accompliraient leur tâche avec beaucoup plus de nonchalance, à moins qu'ils ne préfèrent carrément l'extinction à des coûts dégénérés au rang de tortillements indifférents, où le ridicule des grimaces ne serait plus racheté par les dividendes du jouir. Le plaisir de médire est donc, pour la psychologie évolutionniste, une sorte d'auxiliaire qui aide à la réalisation d'une fonction *vitale* dont les origines remontent à la préhistoire.

Que nous enseigne au juste la paléoanthropologie sur les conditions d'existence de nos ancêtres ? Elle nous apprend notamment que les premières communautés humaines étaient composées d'un petit nombre d'individus, si petit en fait que chacun entretenait des liens intimes avec les autres et que les relations d'étrangeté n'existaient guère. Dans un tel contexte, le plus grand problème adaptatif auquel les hommes faisaient face résidait dans l'aptitude à mémoriser les partenaires fiables et surtout la capacité à détecter les escrocs, les amants volages, les amis fourbes, les égoïstes qui ne rendent pas la pareille (les tricheurs grossiers) ou encore ceux qui redonnent toujours moins qu'ils n'ont reçu (les tricheurs subtils), bref tout allié potentiellement déloyal ou imprévisible. Pour réussir dans un tel environnement, il fallait être doté d'une intelligence sociale minimale permettant non seulement d'anticiper, mais aussi d'influencer dans un sens avantageux pour soi – et incidemment pour le groupe – les comportements des autres. Il devenait, en d'autres mots, évolutivement bénéfique d'en savoir plus sur l'existence privée de ceux avec qui l'on était susceptible de nouer des relations. D'où l'hypothèse sans doute la plus exorbitante de la psychologie évolutionniste, et qui expliquerait notre incapacité foncière à faire la sourde oreille aux ragots qui nous parviennent au sujet d'autrui : les personnes qui prêtaient peu ou pas attention aux détails croustillants de la vie des autres ont été désavantagées par l'évolution, et ce sont les gènes des individus fascinés par ces mêmes détails qui ont été sélectionnés et transmis au fil du temps (il faut noter ici que le principal obstacle à la réception de la théorie évolutionniste est que la durée nécessaire à un tel processus – des centaines de milliers d'années – dépasse largement les capacités imaginatives de l'être humain).

Les bénéfices individuels escomptés par la commère en termes évolutionnistes sont évidents : en pleine savane africaine, celui qui est en mesure de repérer les resquilleurs potentiels et de faire circuler ce savoir précieux parmi les autres membres du groupe fortifie inmanquablement l'estime qu'on lui porte et consolide du coup son positionnement hiérarchique. Mais c'est surtout à une échelle collective que

la rumeur remplit sa fonction essentielle. À l'instar des singes qui s'épouillent mutuellement, les hommes qui partagent des ragots se livrent eux aussi à une forme de toilettage, à cette différence près que celui-ci consiste non pas à identifier des parasites réels sous le pelage, mais à stigmatiser les parasites plus ou moins fantasmés qui attentent à la bonne marche de la communauté. À cet égard, on notera que l'état de contentement béat qu'éprouvent les hommes après avoir proféré un ragot n'est pas sans rappeler les importantes quantités d'endorphine que sécrètent les primates après s'être épouillés.

suasive ; elle ne suggère pas seulement ce qu'il faut faire, mais aussi ce qui arrivera si on ne le fait pas. Ainsi, quiconque ne se comporte pas comme il se doit, ne se soumet pas aux attentes collectives sur le partage des ressources ou manque à ses obligations premières, peut être certain qu'en un lieu ou un autre de l'univers un ragot le ciblera, et souvent d'ailleurs sans le moindre souci de proportion, l'individu visé pouvant devenir le prétexte accessoire au pur renforcement des normes, selon une logique autoréférentielle dont les retombées peuvent parfois s'avérer kafkaïennes. Mais sans doute devons-nous

Comment expliquer que nous passions autant de temps, périssables mortels que nous sommes, à parler en mal de ceux qui ne sont pas là et à relayer des informations souvent douteuses à leur sujet ?

Contrairement à celui des singes, la visée ultime de ce toilettage humain consiste à expurger la coopération sociale de toute saleté susceptible d'en perturber le fonctionnement ou, pour le dire peut-être mieux, à punir de médisance tout écart aux règles minimales sans lesquelles la société se rapprocherait d'un véritable bordel. Nous touchons ici au cœur du dispositif « rumorale », qui constitue d'abord et avant tout, quelle que soit son apparence cabotine, un prodigieux dispositif policier, un implacable système de délation et d'autosurveillance, un mécanisme de répression retors qui fait du langage le plus anodin le véhicule du flicage le plus furieux.

Car que dit au fond toute rumeur ? Sa visée secrète consiste à assurer la réactivation permanente des normes et des valeurs du groupe social ; elle réanime les interdits et les lignes à ne pas franchir (ou dit à peu près jusqu'où on peut le faire sans risquer notre réputation), bref : elle rappelle à tout un chacun les choses qui « ne se font pas » du point de vue d'une société qui aspire naturellement au maintien d'un certain degré d'ordre et de décence. Il est intéressant de noter que toute rumeur colporte par définition une information sur laquelle on peut jeter un jugement moral négatif. On éprouverait en effet peu d'engouement à l'idée de répandre la nouvelle que quelqu'un a cessé de boire, tandis qu'une jubilation certaine accompagne le fait d'évoquer la rechute de tel homme ou les frasques alcooliques de tel autre. De la même façon, on ne s'excite pas à l'idée de faire écho à la fidélité monotone d'un homme irréprochable (« Savais-tu que Jean n'a toujours pas trompé sa femme après trente ans ? »), alors que Dieu sait l'emballement qui nous prend si nous pouvons dire : « Tu ne devineras pas quoi, il paraît que Jules a embrassé goulûment la meilleure amie de sa conjointe le soir de leur mariage. »

Si je devais résumer mon propos en une formule, je dirais que la rumeur est *le bruit que font les normes lorsqu'elles résonnent en nous*. Sa fonction est normative, certes, mais aussi dis-

faire preuve d'indulgence envers la rumeur, car l'évolution n'est pas l'équivalent d'un Créateur omniscient et ses productions ne sauraient rivaliser avec celles d'un Dieu parfait. Les intestins, dit-on, ont pris eux-mêmes en se développant des détours inutilement compliqués pour assumer leur rôle dans la digestion. Un architecte chargé de les concevoir aurait certainement trouvé quelque procédé plus ergonomique. Or la rumeur, comme les intestins, nous rappelle que l'évolution demeure, malgré son incontestable génie, un long tâtonnement aveugle, une entreprise dont la prolixité n'a d'égalé que le nombre infini de ses tentatives hasardeuses.

À côté de l'institution du droit par exemple, dont l'apparition est tout à fait récente à l'échelle de l'histoire humaine, il est clair que la normativité rumorale peut paraître des plus arbitraires, procédant sans ménagement au sacrifice des réputations et jetant constamment en pâture à la vindicte populaire de pauvres innocents, sur lesquels les ragots, à force de s'abattre sans vérification, ont pu vite devenir des chaînes aussi cruelles que celles qui pendaient jadis aux murs des vieilles prisons. Je me dis que le droit s'est sans doute développé – là aussi pour des raisons adaptatives sur lesquelles il serait aisé de disserter à foison – moins pour institutionnaliser la rumeur que pour opposer à ses mouvements passionnés les calmes procédures d'une raison aussi impartiale que possible (du moins est-ce là l'idéal). Mais il faut bien voir que le droit ne recouvre pas aujourd'hui le champ entier de la normativité. Il reste un large espace de la vie sociale qui n'est couvert ni par les lois, ni par la police, ni par les tribunaux, et qui repose entièrement sur la force régulatrice de la rumeur.

Qu'il s'agisse des mœurs en général, de la morale, des règles de politesse ou de bienséance, c'est toujours la rumeur qui hérite de la tâche ingrate de faire régner en ce bas monde un minimum de discipline. Or il se trouve que malgré ses dérives et la brutalité de ses méthodes, le pouvoir rumorale ne connaît pas que des ratés. Plus souvent qu'autrement, il nous rend même plutôt de fiers services en forçant les gens au tem-

pérament abject à se rendre un peu plus fréquentables, ou encore en obligeant tout un chacun à soigner ses manières. Pour le dire avec les mots de Pascal, le dispositif rumoral semble avoir pour fin le polissage de nos « moi » haïssables.

Il existe à cet égard une étude, réalisée au milieu des années 1990 par la politicologue nobélisée Elinor Ostrom, qui

vilégié pour comprendre la suprématie qu'exerce l'espèce sur l'individu. Les amoureux sont en effet des caricatures éloquentes qui démontrent que les buts que l'homme croit poursuivre de son propre chef sont à la remorque d'autres buts qu'il ne choisit pas. Tout au plus est-il le témoin de délibérations apparentes où les décisions finales sont téléguidées par une

D'où l'hypothèse sans doute la plus exorbitante de la psychologie évolutionniste : ce sont les gènes des individus fascinés par les détails croustillants de la vie des autres qui ont été sélectionnés et transmis au fil du temps.

révèle la vérité profonde de la rumeur. Je me contente ici d'en rapporter les grandes lignes : l'étude démontre que la diffusion de ragots au sein d'un groupe permet d'endiguer la plupart des actions égoïstes. En se basant sur les jeux collectifs (tels les sports de compétition en équipe), où nombre de rivalités et de discordes peuvent rapidement voir le jour, Ostrom et ses collègues ont réussi à montrer que le simple fait de laisser les joueurs prendre des pauses où ils avaient l'occasion de méditer sur le style de jeu des autres participants diminuait considérablement les chances de voir ensuite les joueurs opter pour des attitudes de jeu égocentriques. Il n'y a qu'à songer ici à ceux qu'on appelle, en bon québécois, les « mangeux de *puck* », ces joueurs de hockey avarés de la rondelle qui ne pensent qu'à décrocher les honneurs d'une prouesse individuelle. De quoi témoigne au juste cette étude ? Elle souligne surtout le fait que ce n'est pas tant, de la part des joueurs, l'exposition directe à des ragots les concernant qui est en jeu (le ragot impliquant par définition l'absence de celui dont on parle), que le fait que toute médisance contient toujours le rappel d'une possible sanction sociale. Toute rumeur n'est que la cristallisation langagière du regard d'autrui, tantôt civilisateur, tantôt despotique.

4. Hommes, fourmis, crevettes : une illusion commune

S'il est un philosophe en qui la psychologie évolutionniste pourrait se reconnaître, c'est bien Schopenhauer lorsqu'il affirme le caractère illusoire de l'individu en tant qu'entité autonome et originaire. De même que la rumeur se sert des individus pour arriver à ses fins de régulation sociale, Schopenhauer a souligné le rôle que jouait le vouloir-vivre de l'espèce dans le domaine de la passion amoureuse, en particulier dans l'orientation inconsciente de nos désirs. Pour Schopenhauer, l'amour passionné représente un poste d'observation pri-

énergie vitale qui les oriente vers ses propres desseins. Ainsi le but véritable de tout amour réside-t-il pour Schopenhauer dans la procréation, chaque petit poème minable écrit pour l'être aimé répondant secrètement à une sorte de magnétisme du futur, où ce sont les générations encore à naître qui dictent entre les lignes leur besoin d'exister. Et pourquoi ? Sans raison, affirme le philosophe pessimiste, si ce n'est l'absurde mécanique inhérente à l'espèce qui, derrière les sourires complices des amants et la fougue emportée de leurs ébats, organise la mise en branle de son cycle infernal. D'où l'on comprend que l'essence véritable de l'homme ne résiderait pas dans l'individu, celui-ci tirant moins son être propre d'une volonté créatrice dont chacun serait l'expression singulière, que d'un vouloir-vivre aveugle qui anime indifféremment toutes les strates du vivant, microbes et algues compris.

Est-ce à dire que l'allégresse que nous éprouvons lorsque nous sommes amoureux est un pur mirage ? Pas exactement. Car bien que ce soit, pour Schopenhauer, le vouloir-vivre qui en configure avec ruse les paramètres, cette allégresse n'en constitue pas moins un sentiment réel à l'échelle de notre expérience subjective. Il ne s'agit donc pas de prétendre que la jouissance personnelle que l'on croit trouver dans l'amour est en elle-même factice, mais qu'elle ressemble à un appât que la nature nous tend pour nous faire mordre avec enthousiasme à ses hameçons les plus aiguisés. La satisfaction « égoïste » qu'éprouve un homme en remportant les faveurs d'une dame durement conquise n'est en ce sens que le change donné par l'espèce à la conscience individuelle pour obtenir son dû. D'où l'on voit que *l'égoïsme le plus déchainé n'est souvent que la preuve de l'irréalité profonde de l'ego*. Tel est l'enseignement de Schopenhauer : c'est lorsque l'individu pense désirer selon son propre caprice qu'autre chose de plus grand « veut » à travers lui. La volonté de l'espèce précède toujours les volontés particulières des hommes, de la même façon que la mer précède les vagues qui ondulent à sa surface.

Le lecteur aura compris que la rumeur procède d'une logique analogue. Ce n'est pas parce que les ragots dispensent quelques satisfactions égoïstes que l'on doit se méprendre sur

les buts supra-individuels qu'ils ont pour fonction de desservir. Du point de vue de l'individu, on peut par exemple voir la dépréciation des comportements d'autrui comme une tactique détournée pour se complimenter soi-même, comme le détour faussement modeste qu'emprunte la flatterie pour s'adresser au moi. Lorsqu'un homme pointe les imperfections des autres, que fait-il après tout sinon exhiber sa propre rectitude (« ce que l'autre fait, voyez comme je ne le fais pas ») ? Au regard de la psychologie évolutionniste, cette forme d'autogratification n'est cependant qu'un effet collatéral des exigences collectives qui travaillent chacun subrepticement. Ce n'est donc pas tant le fait d'éprouver du plaisir en répandant une rumeur qui est illusoire que le fait de penser que ce sont d'abord – et non secondairement – les intérêts de l'individu qui y président.

Cette thèse, pour excessive qu'elle puisse paraître, peut être poussée encore plus loin si l'on compare l'espèce humaine aux espèces dites « eusociales » qui peuplent la planète, parmi lesquelles on trouve non seulement les fourmis, les abeilles, les termites et les guêpes, mais aussi certaines variétés de crevettes. En quoi consistent au juste ces espèces eusociales ? Il s'agit le plus souvent de sociétés d'insectes où la somme des individus forme un superorganisme dont chaque partie voit ses fins méticuleusement coordonnées avec les besoins du tout. Considéré sous cet angle, l'homme serait moins un animal politique, comme le pensait Aristote, qu'un insecte social. Sans doute est-ce là rabaisser un peu trop l'humanité, mais il n'empêche que le fonctionnement collectif des colonies de fourmis présente des parallèles étonnants avec le dispositif rumoral. Prenons le simple cas d'une fourmi qui découvre une source de nourriture. En vertu d'un mécanisme

verrait les limites physiques de son corps comme on voit les frontières d'un État souverain. Il est pour le moins piquant de penser que lorsque nous « sécrétions » un ragot et que nous croyons mouvoir nous-mêmes notre langue, nous ne sommes peut-être, comme cette fourmi, que des gâchettes actionnées par un système social autorégulé. Les marqueurs communicatifs que sont les rumeurs ne rappellent-ils pas drôlement ces marqueurs odorants que les fourmis déversent sur leur chemin, à la faveur des nécessités plus larges de leur colonie ?

5. L'emballlement rumoral

Il est une dernière hypothèse que j'aimerais explorer, laquelle tend à relativiser quelque peu la place qu'occupe la rumeur dans la société contemporaine. Si la théorie de l'évolution permet de comprendre les mécanismes adaptatifs qui ont vu le jour dans certaines circonstances, elle permet aussi d'expliquer comment certains effets *antiadaptatifs* délétères peuvent survenir lorsque l'environnement, pour une raison ou une autre, se met à changer radicalement. Le plaisir frénétique que nous prenons à manger du sucre et des graisses est un exemple typique de ce genre de renversement. Alors qu'une telle frénésie était bénéfique à une époque où ces denrées énergétiques se faisaient rares, elle devient au contraire néfaste (diabète, obésité) dans un contexte comme le nôtre où elles existent en abondance. C'est là ce qu'il convient d'appeler l'*autonomisation* d'un mécanisme adaptatif, en ce sens que le comportement qui était jadis adapté à un certain milieu poursuit sur sa lancée *indépendamment* des fins initiales qu'il devait servir.

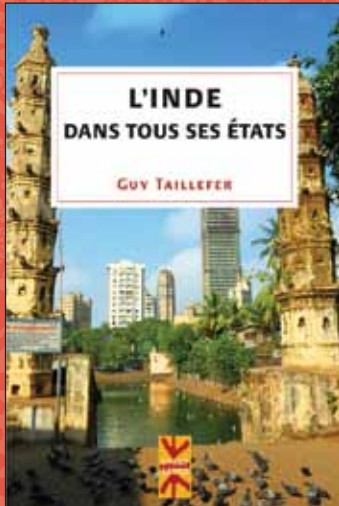
Nous touchons ici au cœur du dispositif « rumoral », qui constitue d'abord et avant tout un prodigieux dispositif policier, un implacable système de délation et d'autosurveillance.

implacable, cette fourmi laissera aussitôt sur son chemin des marqueurs odorants, de sorte que la route qui la ramène à la fourmilière sera imprégnée de phéromones attractives pour ses camarades. Ces dernières sécréteront à leur tour des phéromones en se rendant vers la source de nourriture, ce qui aura un effet amplificateur, et ce, jusqu'à ce que la source soit tarie ; le dépôt de marqueurs odorants (qui s'évaporent en peu de temps) cesse alors, et les fourmis comprennent qu'il n'y a plus rien à manger.

La question qui doit nous préoccuper est la suivante : qu'arriverait-il si une fourmi pouvait être *consciente* de ce qu'elle fait lorsqu'elle se rend à la source de nourriture ? Elle ne ressentirait sans doute que la faim qui la meut et penserait illusoirement être au service de son bon plaisir, guidée par son seul appétit égoïste, bref : *elle se prendrait pour un individu* et

Le phénomène rumoral contemporain semble, lui aussi, montrer des signes de décrochage par rapport à ses fins initiales. Le pullulement des revues à potins et l'émergence d'une médisance médiatique à grande échelle au sujet des frasques plus ou moins avérées de telle ou telle personnalité publique constituent à mes yeux les deux faces d'une même dynamique démente d'emballlement de la rumeur. On peut convoquer au moins deux raisons pour expliquer ce tintamarre quotidien. La première tient au fait que, dans notre environnement ancestral, *toute* information privée sur la vie des autres était susceptible de nous procurer des avantages adaptatifs réels, compte tenu que – petite communauté oblige – chacun devait collaborer avec tout le monde. Les notions funestes de « célébrité » ou de « vedette » n'existaient pas encore. Or qu'est-ce qu'une vedette sinon une personne que tout le

LE SAVOIR EST LÀ.



monde connaît sans que les informations que nous apprenons à son sujet puissent nous être de la moindre utilité ? Du point de vue de la psychologie évolutionniste, la cause de ce qu'on pourrait appeler les « rumeurs de masse » tient tout simplement au fait que les conditions de vie de nos ancêtres ne requéraient pas que nous développions cette aptitude précieuse qui eût consisté à savoir discriminer entre les gens qui ont des effets immédiats sur notre vie et toutes ces célébrités histrionnes qui phagocytent les circuits précieux de notre mémoire. Nous voilà ainsi pris avec l'attrait irrésistible de la rumeur, mais dépourvus de la capacité de savoir discerner laquelle devrait vraiment nous émouvoir. Une preuve de plus, si besoin est, que l'évolution peut se rendre coupable des pires malades.

Certes, on pourrait toujours objecter qu'en s'attaquant aux personnalités médiatiques, la rumeur continue malgré tout d'assumer sa fonction normative ; ne fût-ce qu'indirectement, elle pointe encore, à travers les célébrités qu'elle écrase, les normes à ne pas transgresser. Cela n'est pas faux. Mais la deuxième raison qui me semble expliquer la surenchère rumorale dans l'espace public me conduit à penser que, loin de signifier la simple relocalisation de sa fonction d'antan, cette exubérance traduit en fait un *affaiblissement* de l'ancienne puissance de la rumeur, comme si son agitation servait à faire oublier les zones entières de la vie sociale qui se sont dérochées à son contrôle. De même que certains hommes ont tendance à surjouer leur masculinité pour camoufler le vertige d'une virilité incertaine, l'omniprésence médiatique de la rumeur serait comme le symptôme de sa disparition possible, non pas certes en tant que telle, mais en tant que force normative de *premier plan* dans la cité des hommes. La raison de cette déliquescence paraît tenir à deux phénomènes concomitants : l'explosion démographique et l'urbanisation. Au fur et à mesure que les grandes villes se substituaient aux villages et que les vastes centres urbains absorbaient les campagnes, il était inévitable que la rumeur perde cela même sur quoi s'appuyait son pouvoir : *l'absence d'anonymat*.

D'où l'on comprend que, si l'espace médiatique est devenu le lieu d'écoulement par excellence de la rumeur, c'est parce qu'il s'agit d'un des derniers recoins de la vie sociale où elle peut encore trouver des êtres captifs et aisément repérables sur lesquels refermer avec violence ses tentacules indiscrets. Victimes idéales, les personnalités médiatiques sont les seules à ne pas pouvoir jouir des échappatoires qu'offrent les grandes villes impersonnelles, privées qu'elles sont de toute possibilité de se blottir derrière les paravents de quelque anonymat libérateur (changer d'emploi, de quartier, de conjointe, pour se faire oublier). Mais ne nous leurrions pas : de nos jours, le bruit assourdissant de la rumeur ne se compare en rien aux cris victorieux que pousserait une horde de barbares à la conquête de nouvelles terres. Il s'agit plutôt d'un long râle, pareil à celui qu'échapperait un héros militaire déchu au moment de son amputation, songeant avec nostalgie au faite de sa gloire. ■

DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE À 50% DU PRIX PAPIER



Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

